



*À l'heure de la défaite,  
un homme dit non.*

AURÉLIE LUNEAU

L'APPEL  
— DU —  
18 JUIN

Flammarion

*« À quarante-neuf ans,  
j'entrais dans l'aventure,  
comme un homme que le destin jetait  
hors de toutes les séries. »*

**R**ebelle pour les uns, traître pour les autres, le général de Gaulle est encore inconnu des Français lorsqu'il décide en juin 1940 de gagner l'Angleterre pour y organiser la résistance alors même que l'armistice est sur le point d'être signé. Au micro de la BBC, depuis les studios de Londres, il fait entendre une voix nouvelle, résolument dissidente, qui appelle tous les Français à poursuivre le combat, malgré la défaite.

Dans un récit vivant et nourri d'anecdotes, Aurélie Luneau raconte la genèse et la portée de l'Appel du 18 juin, désormais l'une des grandes dates de l'histoire de France, un symbole qui a traversé le temps et surmonté les querelles partisans. Chemin faisant, elle retrace au plus près l'aventure étonnante d'un homme seul et volontaire, passionnément épris de son pays.



Flammarion

L'Appel du 18 juin

## Du même auteur

*Radio-Londres. Les voix de la liberté (1940-1944)*, Perrin, « Tempus », 2005. Prix des Ecrivains combattants, prix Philippe Viannay, prix du Comité d'histoire de la radiodiffusion.

*Ici Londres*, avec Vincent Cuvellier, Anne Herbauts, Olivier Mellano, éditions du Rouergue, 2009. Prix Bologne.

*Je vous écris de France. Lettres inédites à la BBC (1940-1944)*, L'Iconoclaste, 2014. Prix du festival du livre Plumes d'Equinoxe.

*Comme un Allemand en France. Lettres inédites sous l'Occupation (1940-1944)*, avec Jeanne Guérout et Stefan Martens. L'Iconoclaste, 2016.

*Maurice Genevoix*, avec Jacques Tassin, Flammarion, 2019.

Aurélie Luneau

# L'Appel du 18 juin

Flammarion

© Flammarion, 2020  
ISBN : 978-2-0815-1852-0

*À tous les héros de l'ombre  
qui n'ont jamais rien dit.  
À mes héros du quotidien,  
ils se reconnaîtront...*





## Avant-Propos

La littérature sur le général de Gaulle ne manque pas et les célébrations décennales ravivent inmanquablement l'intérêt pour celui qui fait figure de mythe et de symbole dans l'histoire de France.

La BBC fut mon premier terrain d'étude, avec pour point de départ un vieux poste de radio familial et les souvenirs des anciens d'un village du Maine-et-Loire, où j'ai passé quelques étés de mon enfance. C'est ainsi que je suis entrée sans prémonition, et par une porte dérobée, dans la mythologie gaullienne. J'ai alors suivi mon intuition, et mes interrogations de jeune historienne en herbe, en quête des clés de compréhension sur cette radio de Londres devenue le fer de lance d'une résistance civile sans précédent en France. À l'encontre de l'image traditionnelle des résistants incorporés dans des groupes ou des mouvements

## L'APPEL DU 18 JUIN

de résistance armée, j'ai alors exhumé des documents et des récits qui témoignaient d'une frange de la population française, longtemps désignée comme « attentiste », mais en réalité plus encline à suivre scrupuleusement des mots d'ordre lancés depuis les studios de la BBC, à Londres. Des femmes et des hommes de tous horizons, de toutes les régions, de toutes catégories sociales, de tous âges. Des actes d'opposition, de refus de la situation, des gestes de Français qui, sans forcément basculer dans la clandestinité, constitueront, *in fine*, les indispensables auxiliaires des Alliés en vue du jour J.

De Gaulle, le premier, pressentit l'importance de ce creuset de résistance civile, dès l'automne 1940, au lendemain des manifestations étudiantes du 11 novembre à Paris et dans quelques grandes villes de France. De Gaulle qui, pour beaucoup de ces auditeurs français, était l'homme de la BBC et de l'Appel du 18 juin, – « *Radio Londres, c'est de Gaulle !* » disait-on à l'époque –, De Gaulle qui devait transformer la radio de Londres en une arme de guerre et un vecteur d'action, au-delà de la simple écoute, allait encourager tous les Alliés à le suivre sur cette voie.

Au commencement, donc, était l'Appel du 18 juin ? Sans nul doute pour nombre de ces

## AVANT-PROPOS

résistants civils, réguliers ou occasionnels, qu'ils aient ou non entendu l'appel lancé sur les antennes de la radio anglaise. Mais aussi pour beaucoup d'autres Français qui, dans l'après-guerre, continuèrent à célébrer ce « Non » fondateur de la résistance à l'occupant et à célébrer le général rebelle.

Cet appel, entré dans l'histoire, a traversé le temps, les querelles partisans, mais aussi les générations... Que représente-t-il encore aujourd'hui ? Quel message porte-t-il ? Comment la jeunesse et les enjeux de notre société s'en sont-ils, à l'occasion, emparés sur d'autres terrains de lutte ? Symbole de la désobéissance, il reste à jamais le geste ultime d'un homme seul, audacieux, non conformiste, qui, des années plus tard, écrira à la fin de ses mémoires : « Puisque tout recommence toujours, ce que j'ai fait sera, tôt ou tard, une source d'ardeurs nouvelles après que j'aurai disparu <sup>1</sup>. »

~~Donnez~~  
Le ~~gouvernement~~ ~~français~~ vient  
de se former dans l'angoisse tumultueuse  
de Bordeaux.

---

Les chefs des armées françaises viennent  
de former un gouvernement par

---

Leurs chefs, depuis de nombreuses  
armées, sont à la tête des armées  
françaises ~~vient de former~~ <sup>ont</sup> un  
gouvernement.

Le gouvernement, alléguant ~~son~~  
la défaite de ses armées, sollicite  
sans succès ou rapport avec l'ennemi  
~~de l'ennemi~~ ~~de l'ennemi~~ ~~de l'ennemi~~  
à laquelle ~~il consent~~ ~~à~~  
cesser par son cesse le combat.

~~Certes, il est vrai que~~

~~Certes, sans avoir été~~

~~Certes, il est vrai que~~  
sans être, que leurs armées, ~~étaient~~  
submergées par la force mécanique  
de l'ennemi et ~~de l'ennemi~~ ~~de l'ennemi~~.

Premier feuillet du manuscrit de l'Appel du 18 juin 1940.

Ce manuscrit est classé au registre

Mémoire du Monde de l'Unesco depuis juin 2005.

© Agence Bridgeman Images

## Introduction

« On ne fait rien de grand sans de grands hommes, et ceux-ci le sont pour l'avoir voulu <sup>1</sup> »

Charles de Gaulle

Rebelle, audacieux, officier non conformiste, Charles de Gaulle fut un chef militaire qui entendait « viser haut, voir grand, juger large <sup>2</sup> ». Un homme habité par une passion, celle de la France, qui lui fut inculquée depuis l'enfance, et que l'on retrouve non seulement dans ses écrits et mémoires (« Toute ma vie, je me suis fait une certaine idée de la France »), mais aussi dans les lettres envoyées à son épouse (« Rien ne compte plus que ceci, il faut sauver la France »). La France envahie lui est insupportable, et le renoncement des chefs de gouvernement une trahison. Son choix est d'abord d'ordre moral, le devoir et l'honneur guident son geste, le salut de la France vaut toutes les désobéissances.

Spontanément, c'est la raison qui le pousse dans ce qui pouvait apparaître comme irraisonnable ; le sursaut l'emporte sur le fatalisme,

## L'APPEL DU 18 JUIN

l'honneur plutôt que l'asservissement et l'avilissement, l'espoir et la volonté de vaincre face au « déposer les armes » trop facile.

Cette volonté de vaincre, il la puise dans ses héros de l'histoire de France dont il a été nourri enfant, et dans la figure de chefs héroïques tels Joffre, Clemenceau ou encore Foch, dont il consigne certaines pensées stratégiques dans ses *Carnets* comme : « Le vaincu est celui qui aura le premier épuisé tous ses moyens moraux et matériels ; il faut vaincre ; le vainqueur est celui qui veut le plus énergiquement.<sup>3</sup> » Des analyses devenues des lignes de force pour de Gaulle.

Cet « Appel du 18 juin », est d'abord celui d'un homme au caractère trempé et qui ne manque pas d'assurance, le sursaut d'un officier qui s'est battu pour la grandeur de la France, sûr de sa légitimité, encore fallait-il qu'il en convainque son entourage et ses compatriotes.

Cinq ans plus tard, le mardi 19 juin 1945, dans le journal qu'il dirige, *Les Nouvelles du matin*, Jean Marin donne toute la portée de l'événement auquel il eut la chance d'assister dans les couloirs de la BBC : « Le 18 juin 1940 a été pour notre pays le jour de l'honneur sauvegardé, le jour de la continuité française assurée, le jour de la fidélité française à la parole donnée et à la cause des hommes libres. Un discours entré dans

## INTRODUCTION

l'Histoire, même si les circonstances ont pu prêter aux événements d'alors des apparences aventureuses, mais les Français et l'Histoire se sont chargés de démontrer par un implacable enchaînement de faits et de décisions qu'en réalité l'acte de foi et de constance du 18 juin 1940 avait tout simplement été inspiré par l'instinct et la raison du patriotisme. Seuls des événements imprévisibles ont fait qu'il allait revenir à une petite poignée de combattants de maintenir, à l'origine, la tradition et la continuité. Mais en fait, c'était la France qui parlait et agissait souverainement par eux. On peut à juste titre parler de l'esprit du 18 juin 1940. On doit à plus juste titre encore affirmer que c'est cet esprit-là qui continuera d'animer la France qui se relève, si l'on veut que le relèvement s'accomplisse dans la force et dans l'harmonie<sup>4</sup>. »

L'appel du 18 juin est tout à la fois un texte, des mots, un esprit et un style ; pour frapper les consciences et enlever les âmes, pour convaincre et rassembler autour de lui. Un moment fondateur, celui de la naissance de la France libre et d'une résistance inédite ; le geste aussi d'un rebelle qui ouvre le chemin de la Victoire de la France et de ses alliés. Ce sont les débuts enfin de l'homme politique de Gaulle, en un temps qui voit la geste gaullienne entrer dans l'histoire.

## L'APPEL DU 18 JUIN

Cet esprit et cette geste, des années plus tard,  
continuent à vivre à travers des actes symboliques  
et à traverser les générations.



1

« De Gaulle est mort,  
la France est veuve ! »



Sous la pluie battante et balayés par les bourrasques de vent, des milliers de personnes sont venues saluer une dernière fois le général de Gaulle. En ce jeudi 12 novembre 1970, jour de deuil national, une file continue de voitures converge vers Colombey-les-Deux-Églises dont l'entrée est fermée à tout véhicule. Certains n'auront pas d'autre choix que de se garer à des kilomètres de là et de continuer la route à pied. Peu importe, ils veulent en être...

Plus d'une heure avant la cérémonie, l'église trop petite est déjà pleine et la foule se masse à l'extérieur ou aux abords du cimetière. De toute la France, ils sont venus, non pas pour voir ou être vus, mais juste pour être là, à ses côtés, une dernière fois.

Charles de Gaulle s'est éteint subitement, lui qui, à l'été 1908, alors à peine âgé de 18 ans,

## L'APPEL DU 18 JUIN

avait écrit sous le pseudonyme Charles de Lugale, ces vers dans un poème intitulé *Je voudrais !* :

« Quand je devrai mourir, j'aimerais que ce soit  
Sur le champ de bataille...  
J'aimerais que ce soit, pour mourir sans regret,  
Un soir où je verrais la Gloire à mon chevet<sup>1</sup>. »

Le jeune homme se plaçait déjà dans l'histoire, se rêvait en héros. À l'aube de son quatre-vingtième anniversaire, il n'est pas mort sur les champs de bataille, mais chez lui, à Colombey-les-Deux-Églises. Le lundi 9 novembre 1970, après sa promenade rituelle de l'après-midi, après son temps consacré à la rédaction du tome II de ses *Mémoires d'espoir* et à son courrier, il s'installa devant son poste de télévision, face à sa table de bridge, pour y commencer une réusite en attendant le journal télévisé de 19 heures. À 19 h 03, il s'effondra, saisi d'une douleur fulgurante dans le dos. Ni le médecin Guy Lacheny, ni le curé Jaugey, appelés par madame de Gaulle, ne purent le sauver. Moins d'une demi-heure plus tard, il mourut d'une rupture d'anévrisme. Forte et digne, Yvonne de Gaulle exigea de tous le secret absolu, afin que la famille et le président Pompidou soient prévenus avant les médias et puissent s'organiser, dans l'intimité et selon les désirs du Général détaillés dans son testament. « La mort,

« DE GAULLE EST MORT, LA FRANCE EST VEUVE ! »

quand elle vient à se produire, est essentiellement une affaire privée. Elle appartient à la famille. Elle n'appartient à tout le monde, pour un homme public, qu'à partir du moment où, l'estimaient mes parents et mon père en particulier, l'inhumation a eu lieu<sup>2</sup> », confia plus tard son fils Philippe de Gaulle.

Le lendemain, aux premières heures de la matinée, l'annonce officielle de sa mort fit l'effet d'une bombe, déclenchant stupeur, émotion, explosion des standards téléphoniques et branle-bas de combat dans les rédactions. À l'heure du déjeuner, le président Georges Pompidou s'exprima à la télévision française, une allocution suivie par madame de Gaulle et ses enfants, depuis la maison de La Boisserie, avant que la famille ne s'installe dans la salle à manger où pour la première fois, comme le raconta le journaliste de l'AFP Jean Mauriac, la place du Général à table – le dos à la cheminée – resta vide. « Immobiles, silencieux, tous contemplèrent cette place. Mme de Gaulle eut du mal à contenir sa douleur et céda un instant à son chagrin. Puis elle pria sa fille, Élisabeth, de s'asseoir à la place de son père<sup>3</sup>. »

La mise en bière eut lieu le mardi 10 novembre, à 21 heures, après que la sœur du Général, Marie-Agnès, l'eut vu une dernière fois.

## L'APPEL DU 18 JUIN

De Gaulle reposait dans son uniforme, le bas du corps enveloppé d'un drapeau tricolore, dans un cercueil tout juste fabriqué par l'artisan qui avait, en 1948, réalisé celui de sa fille Anne. Peu de personnes virent sa dépouille, pas même ses plus jeunes petits-enfants car de Gaulle préférait qu'ils gardent de lui l'image d'un homme debout et en vie. À ses pieds, reposait un gros livre *le Mémorial des Compagnons de la Libération*, revêtu d'argent et décoré de la croix de Lorraine.

Il pouvait désormais être honoré par les Français...

Du simple citoyen interviewé dans la rue aux plus grands chefs d'État, la figure du libérateur de la France fit consensus, et prit le pas sur le politique. La presse française se faisant l'écho de la diversité des réactions et de la dimension planétaire du grand homme brutalement disparu.

Dans le monde entier, on rend alors hommage à la personnalité et à l'action du « dernier des géants » pour reprendre le qualificatif élogieux du *New York Times*, des cérémonies sont organisées, des registres de condoléances ouverts dans les ambassades et un deuil national est même décrété dans certains pays d'Afrique et d'Amérique latine.

Déjà, dans *Le Monde* du 12 novembre, peut-on lire la demande soumise par le député

« DE GAULLE EST MORT, LA FRANCE EST VEUVE ! »

UDR de Paris, Pierre-Charles Krieg auprès du président du Conseil de Paris, Didier Delfour, de donner le nom du général à « l'un des endroits les plus prestigieux de la capitale », à savoir la place de l'Étoile « où luit perpétuellement la flamme du souvenir et de l'espoir ». La requête est exaucée dès le lendemain.

Le matin du 12 novembre, à 10 heures, en la cathédrale Notre-Dame de Paris, un requiem à la mémoire du défunt est célébré par le cardinal François Marty. Aux côtés du président Pompidou, de Jacques Chaban-Delmas et des membres du Parlement, on remarque la présence du président américain Richard Nixon, de l'empereur d'Éthiopie Haïlé Sélassié, du président allemand Heinemann (RFA), Indira Gandhi, le prince de Galles, le roi Baudouin, le Shah d'Iran... En tout, 86 chefs d'État et de gouvernement sont présents, tandis que des milliers de personnes s'apprêtent à se rendre dans la journée sous l'Arc de Triomphe pour un hommage solennel, où les fleurs et les bouquets commencent à s'amonceler sur la dalle sacrée.

Lors de ce rassemblement massif, on déplore quelques évanouissements et blessures qui entraîneront l'intervention d'une dizaine d'ambulances, mais dans l'ensemble c'est une vague humaine qui recouvre la capitale d'un voile

## L'APPEL DU 18 JUIN

d'émotion intense. Au secrétariat parisien du Général, situé 37, avenue de Breteuil, des signatures et des messages d'adieux par dizaines de milliers sont laissés sur les cahiers de condoléances.

Dans un message personnel adressé à madame de Gaulle, le président chinois Mao Zedong salue le « combattant indomptable contre l'agression fasciste et pour la défense de l'indépendance nationale française<sup>4</sup> ».

Le général de Gaulle avait lui-même décidé de l'organisation de ses obsèques, estimant que les hommages rendus en grande pompe ne servaient à rien, ni aux vivants ni aux morts. Et il ne souhaitait pas non plus être statufié, là où les Compagnons de la Libération avaient évoqué, un temps, la possibilité de le voir inhumé au Mont-Valérien<sup>5</sup>.

Dans un document reproduit en trois exemplaires, un pour Georges Pompidou, un pour sa femme et le dernier pour son fils Philippe, de Gaulle avait très clairement exprimé ses volontés : « Je ne veux pas d'obsèques nationales. Ni président, ni ministres, ni bureaux d'assemblées, ni corps constitués. Seules, les armées françaises pourront participer officiellement, en tant que telles ; mais leur participation devra être de



« DE GAULLE EST MORT, LA FRANCE EST VEUVE ! »

dimensions très modestes, sans musiques, ni fanfares, ni sonneries. Aucun discours ne devra être prononcé, ni à l'église, ni ailleurs. [...] Les hommes et les femmes de France et d'autres pays du monde pourront, s'ils le désirent, faire à ma mémoire l'honneur d'accompagner mon corps jusqu'à sa dernière demeure. Mais c'est dans le silence que je souhaite qu'il y soit conduit. Je déclare refuser d'avance toute distinction, promotion, dignité, citation, décoration qu'elle soit française ou étrangère. Si l'une quelconque m'était décernée, ce serait en violation de mes dernières volontés<sup>6</sup> », avait-il couché dans ce testament fait des années plus tôt, le 16 janvier 1952.

La cérémonie devait être sobre, intime, dans le respect de ses volontés. Il en serait ainsi...



2

Sans musiques ni fanfares



Courseulles-sur-mer, plage de Graye, 14 juin 1944.  
L'image-souvenir de celui qui a dit « non », un 18 juin 1940,  
perdure dans les mémoires au-delà de sa mort. Photo Claude  
Hettier de Boislambert. © Musée de l'Ordre de la Libération.

Ce 12 novembre, l'inhumation a donc lieu en petit comité. Le long cercueil drapé de tricolore est d'abord transporté depuis La Boisserie jusqu'à l'église sur un engin blindé de reconnaissance, suivi par quatre voitures où ont pris place la famille et les proches. Au passage du convoi, dans cette foule compacte et silencieuse, des hommes et des femmes observent la plus grande dignité, ils se signent, d'autres pleurent ou saluent la dépouille en formant avec leurs doigts le fameux V de la victoire. À l'arrivée sur le parvis de la petite église, les troupes militaires – composées d'environ deux cents hommes – présentent les honneurs. De part et d'autre du porche, des Saint-Cyriens sont positionnés et en face d'eux se trouvent des élèves de l'école de gendarmerie de Chaumont, puis les soldats du 501<sup>e</sup> régiment

## L'APPEL DU 18 JUIN

de chars de combat de Rambouillet et les fusiliers marins. Présents aussi à proximité du monument aux morts, les aviateurs qui portent l'insigne de l'escadron de chasse Normandie-Niémén.

Après présentation des armes, le cercueil est porté dans l'église par douze jeunes du village, âgés de 18 à 20 ans, émus et impressionnés de prendre part à cet événement historique. Dans l'enceinte, madame de Gaulle ; sa fille, la générale de Boissieu, et ses enfants ; son fils Philippe et ses quatre enfants, la sœur aînée du général Marie-Agnès Cailliau, son aide de camp le colonel Emmanuel Desgrées du Loù, son secrétaire Xavier de Beaulincourt et les deux servantes de La Boisserie, Charlotte et Honorine ; la maréchale Leclerc, les Compagnons de la Libération (ils sont près de 400) dont André Malraux, Pierre Messmer, Geoffroy de Courcel, Romain Gary ; des autorités militaires (le général Massu, le général Michel Fourquet, chef d'état-major des Armées, le général Martial Valin, le colonel Dewavrin (Passy), le colonel Rol-Tanguy), René Cassin, Claude Bourdet, et bien sûr Claude Hettier de Boislambert, Chancelier de l'Ordre de la Libération et créateur du Musée de l'Ordre. Mais aussi des personnalités comme Alain Peyrefitte, Jean-Marcel Jeanneney, Maurice Couve de

Murville, Pierre Lefranc..., les membres du Conseil municipal et les habitants de Colombey.

Entourée de son fils Philippe et de sa fille Elisabeth de Boissieu, Yvonne de Gaulle a le visage impassible, bien que marqué par le chagrin et la douleur qu'elle parvient tout de même à contenir en public.

La cérémonie se déroule sous les auspices de Mgr Atton, évêque de Langres et du chanoine Jaugey, curé de Colombey, avec le révérend Père François de Gaulle, de l'ordre des Pères blancs, neveu du général de Gaulle revenu d'Afrique pour concélébrer l'office ; une simple messe de village, très sobre qui dure environ une heure. Là encore, aucune homélie, ni aucun sermon ne sont prononcés, selon le souhait du Général. Pour ceux, nombreux, restés aux portes de l'église, annonce est faite par haut-parleurs qu'ils pourront communier après l'office funèbre.

Une fois la cérémonie terminée, le clergé suivi par la famille de Gaulle prend la direction du cimetière. Le cercueil est toujours porté à bras par les jeunes du village, précédés du drapeau des anciens combattants de Colombey. Derrière eux, un saint-cyrien porte l'annuaire des Compagnons de la Libération.

Le cortège pénètre dans le cimetière où seule la famille est admise pour l'ultime adieu. Il est

## L'APPEL DU 18 JUIN

16 heures. Après la bénédiction de l'évêque de Langres, Yvonne de Gaulle reçoit le goupillon, trace un signe de croix au-dessus de la bière, et le transmet à ses proches. Une minute de recueillement, puis Mme de Gaulle et ses enfants regagnent La Boisserie vers 16 h 20.

Sur la tombe, cette seule inscription : « Charles de Gaulle 1890-1970 ». Il repose désormais auprès de sa fille Anne qu'il chérissait tant, atteinte de trisomie 21 et décédée en 1948, à l'âge de vingt ans.

Des officiels comme Alain Peyrefitte, Louis Jacquinot, Maurice Herzog ou encore Edgar Faure, et les anciens gardes du corps, s'inclinent tour à tour sur la tombe. Puis, tout au long de l'après-midi, une foule estimée à 40 000 personnes défile devant la dernière demeure du Général, déposant une gerbe, un bouquet ou une simple fleur, dans le vent froid et sous une pluie glaciale, tandis que plus de 50 000 signatures sont apposées sur les registres ouverts à la mairie. Parmi les épitaphes les plus fréquentes, on relève « le sauveur », « le libérateur », « le plus vertueux chef que la France ait connu depuis Saint Louis », « celui qui fut la lumière » ou « l'âme de la résistance française ». L'homme du 18 juin est entré dans toutes les mémoires.



Colombey sera désormais un lieu de pèlerinage... Le lendemain, dans toutes les écoles de France, une lecture est faite de deux textes du Général, deux extraits de ses *Mémoires de guerre*, la page qui ouvre le tome I (« L'Appel ») et celle qui ferme le dernier tome, (« le Salut »).

Le dimanche suivant, une simple messe dominicale est célébrée en présence de madame de Gaulle, de son fils Philippe et de son gendre Alain de Boissieu ; mais la venue de Mgr Thomas, vicaire apostolique de Langres et de deux confrères orthodoxes, Mgr Meliton, doyen du Sacré collège du Patriarcat du Métropolitain et Mgr Meletios, représentant le Patriarcat de Paris, en font un événement. À cette date, déjà plus de 150 000 personnes ont accompli le pèlerinage. On estime à 300 millions le nombre de téléspectateurs qui ont suivi les cérémonies, avec une diffusion en mondovision dans 25 pays.

Au final, on compte près de mille registres de condoléances, et des dizaines de milliers de lettres ou messages adressés à la veuve et à la famille. Ne pouvant répondre à tous, Yvonne de Gaulle fait savoir, dans un communiqué, combien ces manifestations de sympathie et l'hommage rendu constituent pour elle et ses proches « un grand et précieux réconfort dans leur épreuve » et « combien leurs

## L'APPEL DU 18 JUIN

pensées les ont touchés et reçoivent l'expression de leur gratitude <sup>1</sup> ».

Drapée dans sa robe d'épouse, Yvonne de Gaulle a toujours accompagné son mari dans sa carrière militaire, notamment dans l'aventure londonienne durant la Seconde Guerre mondiale, puis dans son rôle d'homme politique jusqu'au sommet de l'État. Elle s'est fait violence, elle qui n'aspirait pas à vivre sous les ors de la République, et assumait sa place avec patience et conscience. Mais c'est à La Boisserie qu'elle se sentait chez elle, là où elle pouvait retrouver son mari et vivre sa vie de femme, d'épouse, de mère, et de grand-mère au côté du grand homme. De Gaulle n'est plus, mais il reste un symbole pour beaucoup. Alors, dans le respect d'une tradition familiale, mais aussi dans la crainte de voir ce qui touche au Général devenir reliques, elle décide de tout brûler le soir du 12 novembre : « le costume gris qu'il portait ce jour-là, tout ce qu'il avait sur lui, comme tout ce que renfermaient sa penderie et son armoire à linge. Elle a fait brûler jusqu'au matelas sur lequel on l'avait couché. Nous n'avons gardé que quelques effets : un uniforme de soirée, la tenue d'apparat dont il est revêtu sur sa photo officielle de président de la République, avec toutes ses décorations et ses ordres, un manteau d'uniforme kaki, une veste

d'uniforme<sup>2</sup> ». Yvonne avait même refusé le moulage du visage et des mains de son mari. La famille dépose à l'Ordre de la Libération la dernière tenue militaire et l'ensemble des ordres et décorations du Général, ainsi que le seul képi à feuilles de chêne qu'il ait porté en Angleterre. Un képi deux étoiles et la veste réglementaire en cuir qu'il avait sur les champs de bataille de 1940 ont été remis au Musée de l'Armée aux Invalides. Philippe conservera tout de même les deux cannes de son père, ses stylos (symboles de son œuvre d'écrivain, même s'il n'eut pas le temps d'achever ses Mémoires), son alliance et son bracelet-montre.

La France, elle, est « orpheline » du général inconnu en 1940 dont la voix avait redonné espoir et nourri l'esprit de résistance en un temps où la France était vaincue ; elle salue le militaire qui, par son audace, devint un recours, mais aussi le politique, le fondateur de la V<sup>e</sup> République, même si son mandat à la tête de l'État suscita remous et contestation, crainte et incompréhension.

Dans de nombreuses villes de France, des services religieux et des cérémonies sont célébrés le 12 novembre ; des événements sportifs précédés d'une minute de silence, ce jour et le week-end qui suit. À Londres, sur les antennes de la BBC, on fait

## L'APPEL DU 18 JUIN

jouer la 5<sup>e</sup> *symphonie*. À l'Académie française, Maurice Druon évoque le souvenir de l'ancien « protecteur » de la compagnie et une minute de silence est observée. À Oradour-sur-Glane, une cérémonie a lieu à la mémoire des 642 tués par des éléments de la division Das Reich en 1944. À Lille, des fleurs sont massivement déposées devant la maison natale du général, au 9, rue Princesse. Dans le ciel de Toulouse, le Concorde trace une immense croix.

Les dissensions sont oubliées, comme le laisse entendre un article du *Figaro*, le 12 novembre : « De toutes les déclarations faites par des personnalités politiques ou syndicales depuis la mort du général de Gaulle, c'est un sentiment d'unanimité et de ferveur qui se dégage pour l'homme du 18 juin, l'organisateur de la Résistance, le libérateur du territoire. » Même si le journaliste ajoute qu'« une fois tournée cette page de notre Histoire, c'est de Gaulle homme politique qui s'expose au jugement de ses contemporains ».

Pour l'heure, l'homme qui a dit « non » en juin 1940 est celui qui rassemble, au-dessus des partis et des querelles, celui qui, depuis l'enfance, avait pour passion la France.